

Une intense odeur de brûlé envahit l'habitacle. Regard inquiet et sourcils froncés, le chauffeur décolle régulièrement de son siège en skaï surchauffé pour observer son aile avant. Vérifie-t-il l'état des gommages ou l'étendue de je ne sais quels dégâts ? Curiosité intenable ou souci réel, il finit par s'arrêter et à l'aide d'une bouteille dénichée sous son siège, s'empresse de jeter de l'eau sur le pneu. Il bondit alors en arrière comme pour éviter la morsure d'un cobra et au milieu d'une épaisse et âcre fumée bleue, contemple la gomme quelques secondes. Satisfait, il reprend sa place.

J'observe, sans commentaires. Khadi se tourne alors vers moi : « T'inquiète pas, on a déjà fait quinze kilomètres en moins d'une demi-heure » !

Ai-je l'air si préoccupé ? Il n'y a pas plus de cent kilomètres pour relier Bignona à Ziguinchor, capitale régionale de la Basse-Casamance. À cette allure, nous y serons en moins de deux jours ! Je me fie au proverbe local : on sait quand on part mais jamais quand on arrive... Plusieurs coups de démarreur, une poignée de quintes hésitantes. En route !

La progression est de courte durée car quelques minutes plus tard, le temps est ici comme en randonnée une unité beaucoup plus cohérente que la distance, notre moteur semble résolument décidé à nous prouver qu'il fonctionne à implosion. Dans une ultime expectoration, il se coupe. Nous glissons sur le bas-côté.

« Passeport s'il vous plaît ?

— Que se passe-t-il ? Il y a un problème ?

— Rien de spécial. Contrôle de routine », coupe Abdou.

Les militaires fouillent scrupuleusement le véhicule, en particulier sous les sièges. Mon passeport circule de mains en mains.

« Ils cherchent des armes » me précise Abdou. C'est ainsi depuis que l'armée a repris le contrôle de la Casamance suite aux nombreux

— Si quelqu'un vient te proposer un marché, une affaire, un business quelconque dans la rue, c'est nécessairement une embrouille », rajoute Kingsley.

Nash : « Les gens ont peu d'argent alors ils essaient de grappiller là où c'est possible ».

Tremayre : « Mais si tu restes avec nous, tu ne risques rien » !
J'acquiesce à cette passionnante description de mes gardes du corps. La rumeur semble fondée, mon séjour s'annonce excitant !

Autour du sentier s'étirent des constructions sur pilotis au milieu de palmiers, cocotiers, sagoutiers, bananiers... Nous y voilà. Quatre baraquements en bois aux fenêtres moustiquaires encadrent une cour centrale : un de chaque côté et deux au fond. Immédiatement, je suis présenté à Lydie et Rolland, les patriarches : ils seront Mam et Dad. Lydie, une des nombreuses sœurs de May sur T.I., a étudié en Australie et Rolland a travaillé pour le gouvernement. Il a même été un homme politique important et me montrera ses médailles et photos avec le président indonésien Suharto. Discret, sans appareil, il partage, avec tout le monde, les mêmes conditions de vie sommaires. Il se montrera attentionné, posé, précieux conseiller. Un vrai patriarche, intelligent, un homme bien : un sage. Dans leur maison à gauche de l'entrée vivent aussi leur fille Nathalie avec son mari Kwara et leurs deux enfants, Sacha et Philip. Kwara est un mécanicien grand costaud aux yeux bridés logiquement surnommé « Le chinois ». La cuisine commune est sous le bâtiment d'en face, dans lequel vivent à l'étage Macha, Mary et Joyce, les autres sœurs de Lydie. Mary vit seule avec son jeune fils. Elle a quitté son premier mari parce qu'il la battait. Elle est belle, veut bien se marier avec moi et partir vivre en France. Je l'apprécie beaucoup. Elle est réfléchie et se bat pour une reconnaissance de la femme car la violence conjugale est monnaie courante ici. Elle est quasi instituée et les agresseurs

afin d'en extraire le jus. Le riz, féculent basique de l'alimentation papoue, souvent accompagné de poisson frit, est toujours cuit dans le lait de coco. Un autre ami me fait découvrir les "five corners" étoilés (des caramboles). Je goûte aussi les « *uzu uzu* », les « *bogamé* » une sorte de brugnion acide et les « *amuhé* » avec leur boguette verte. Un des convives jette ces dernières sur le feu et quelques minutes plus tard, je déguste le fruit jaune au goût de châtaigne qui se cache à l'intérieur. Plus tard, pour parfaire ma culture culinaire, Lydie me propose de la tortue avec du *sagou* enroulé dans une feuille de palmier, un vrai régal. En guise de « *sweet kai* », ou dessert, des bananes dans du lait... de coco évidemment.

Parallèlement à mes expériences quotidiennes et même si ma résidence en ces lieux se déroule à merveille, je cherche à poursuivre ma route. Vu qu'un membre de la famille m'accueille à Taboubil, c'est ma prochaine destination. Mais comment m'y rendre ? J'envisage le bateau mais aucun ne vogue dans cette direction, d'ailleurs aucun navire n'est à l'approche. Seuls quelques vieux chalutiers rouillés, échoués autour de la jetée, croupissent au milieu d'immondices balayées par les flots. Ils servent d'habitations précaires ou de terrains de jeux aux gamins. Dans la ville de mon futur hôte se trouve l'une des plus grosses mines à ciel ouvert du monde et je sais que des embarcations marchandes font la navette sur la Fly River. Au bureau de l'exploitation, le responsable de l'antenne locale s'intéresse particulièrement à mon parcours et propose de sponsoriser mon trajet ! Ma conscience se réveille : faible niveau de vie, chômage important, violence sans partage, impayés récurrents... ajoutés à un avion coûteux pour se déplacer. Au regard de ces inégalités, ne serait-il pas indécent de bénéficier d'un tel traitement de faveur ?

indonésien. Les Papous parlent de milliers de victimes tandis que les comptes de l'Indonésie sont, évidemment, nettement moins élevés. Au milieu des années quatre vingt, les flots de réfugiés ont diminué et les tensions se sont apaisées. Mais pour combien de temps ? Subsiste-t-il des velléités d'indépendance ? J'aurai la confirmation dans quelques jours en Indonésie. Alors que j'apprécie une petite cigarette digestive, un habitant m'apporte trois longs bâtons de canne et un *popo*.

« *Yapke, yapke* ».

Je réponds instantanément avec une chemise. Je joue de la guitare, l'assemblée rit à pleines dents, classique. Alors que mon stock de tabac s'épuise, un ancien me confie à nouveau une de ces précieuses feuilles distribuées au compte-gouttes. Un voisin de hutte m'offre généreusement ses allumettes, un bien d'une relative importance dans ces villages isolés. Nous sommes redescendus en altitude, la chaleur s'est intensifiée et aux habituels cafards s'invitent de nouveau les moustiques. Je préfère encore supporter la chaleur du feu et sa fumée écœurante que tous les insectes qui, à l'air libre, virevoltent dans ma figure. Un homme jette une énorme sauterelle dans le feu : une vingtaine de centimètres au moins, jamais vu de cette taille. Ce mets protéiné est une délicatesse réservée aux enfants. La bête se débat et s'arrache des flammes mais le cuisinier a l'œil et la repousse dans les braises. Elle patine pour arrêter de rôtir, cherche à s'évader, il l'en empêche, elle... jusqu'à épuisement. La situation est cruelle mais la scène de cette malheureuse sauterelle tronc à moitié fondue en train de pédaler pour s'extirper du feu relève du tragicomique.

Demain je devrais retrouver partiellement la civilisation. Il y a, paraît-il, des magasins à Yapsei. Mais je ne veux plus y retourner. Je n'ai plus envie de réintégrer le monde de la convoitise, de la jalousie, de la compétition, du business, de l'argent. Je suis bien dans la forêt à manger, échanger et partager de simples valeurs ancestrales. Coupé du monde,